



À propos d'une visite princière

Olivier Maurault, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

Numéro 4, 1939

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078895ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078895ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maurault, O. (1939). À propos d'une visite princière. *Les Cahiers des Dix*, (4), 119–140. <https://doi.org/10.7202/1078895ar>

A propos d'une visite princière

Par MGR OLIVIER MAURALT, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

Le 19 septembre 1787, la *Gazette de Québec* publiait cette nouvelle, venue de Sorel: « Hier après-midi . . . vers quatre heures, Son Altesse Royale le Prince, en son retour de Montréal et de Chambly, nous honora d'une visite . . . Elle fut saluée d'une décharge de l'artillerie de la garnison lorsqu'elle mit pied à terre à la maison seigneuriale où l'honorable Samuel Holland, écuyer, arpenteur-général de la province, lui ayant présenté un plan de la ville, il plut à Son Altesse Royale de nous permettre de lui donner son nom: *William-Henry*. Après avoir dîné à la maison seigneuriale, Son Altesse Royale fut conduite à la Place d'Armes où elle fut saluée derechef par la garnison. Après quoi, ayant fait une courte visite au magasin, elle traversa à Berthier, accompagnée du colonel Dundas et du capitaine Smith, de l'Artillerie. Son Altesse Royale fut saluée une troisième fois en entrant dans le bateau, par la garnison et la milice canadienne . . . Il est impossible de faire une description des vives expressions de contentement et de satisfaction qui se manifestaient sur le visage de tous ceux qui étaient présents en cette auguste occasion. Nous nous flattons que tous les loyaux habitants de *William-Henry* se ressouviendront longtemps de cet événement avec une joie toujours nouvelle. »

* *
*

Si Sorel ne fut pas à proprement parler une forteresse, il fut, du moins, pendant deux siècles, un bourg fortifié. Deviné peut-être par Cartier, en 1535; entrevu certainement par Champlain en 1610, ce confluent, situé à la rencontre du grand fleuve et de la rivière par laquelle les Iroquois descendaient de leurs cantons, devait nécessaire-

ment devenir un des points stratégiques de la défense du pays. Aussi, dès 1642, le gouverneur Montmagny y voulut-il établir un fort. Ce fort s'appela Richelieu et donna son nom à la rivière des Iroquois. Harcelée sans cesse par les Indiens, la petite garnison, malgré sa valeur, dut céder et, en 1647, retourner à Québec. Sans tarder, les Iroquois rasèrent ce qui restait du fort.

Mais les Français n'avaient pas renoncé à s'y établir. En 1665, le poste fut confié à M. de Saurel. Après qu'on eût licencié (1668) le régiment de Carignan, M. de Saurel, officier de ce régiment, obtint la seigneurie (1672) qui porta son nom, bâtit un manoir dans l'enceinte du nouveau fort et invita ses soldats à se fixer autour de lui. Le poste réussit à contenir l'ennemi et à maintenir la paix. Nombre de Sorelois, M. de Saurel lui-même, obtinrent à cette époque des congés de traite. Le seigneur mourut subitement à Montréal, en 1682¹, au retour d'une expédition à la baie d'Hudson, en compagnie de Radisson.

Plusieurs commandants et officiers de l'armée française se succédèrent à la tête de la petite garnison. M. Couillard-Després, dans sa savante *Histoire de Sorel*, nomme ceux dont il a pu trouver la trace. Ce sont MM. de Mine, Charles-Gaspard Piot de l'Angloiserie, Pierre de Saint-Ours.

En 1705, l'ingénieur Levasseur de Néré fit les plans d'un nouveau fort en pierre. L'abbé Couillard-Després nous fait cette description de la place après la construction de ce fort de pierre: « Il se dresse fièrement sur la pointe formée par la rivière Richelieu et le grand fleuve et semble défier l'ennemi avec ses quatre bastions. Une palissade en pieux de cèdre, de dix à douze pieds de hauteur, serrés les uns contre les autres, l'entoure et forme un quadrilatère bastionné aux angles, de sorte que toutes les parties peuvent être vues et facilement défendues. Dans l'enceinte fortifiée se trouvent le vieux manoir, l'église de cinquante pieds de longueur et de vingt de largeur, bâtie

1. On le fit inhumér dans l'église Notre-Dame de Montréal.

en bois de charpente, le presbytère, de trente-cinq pieds par vingt-deux, un corps de garde pour loger les soldats en service, une écurie, deux étables, une bergerie, le moulin à vent, bâti de pierres des champs, et une maison de vingt-cinq pieds par dix-huit sert de logis au meunier. »

C'est ce fort, encore entouré de sa palissade de cèdre, que Franquet inspecte en 1754, palissade dont il recommande la reconstruction. Est-ce qu'on eut le temps de tenir compte de ses recommandations? Les événements se précipitaient. Sorel vit alors passer les troupes qui se dirigeaient vers le lac Champlain. La garnison fut elle-même dépêchée, en 1755, à la défense du fort de Saint-Jean. Et c'est devant un poste presque dégarni de troupes régulières que, après le siège de Québec, en 1759, l'amiral anglais Rollo, se présenta. Est-il vrai que les Sorelois aient tendu une chaîne au travers du chenal et que les navires anglais s'y accrochèrent? Chapman a chanté cet exploit. Il est avéré, en tout cas, que Bourlamaque, accouru sur les lieux, défendit la place, aidé du curé Filiau et de la milice, et empêcha toute descente de l'ennemi.

Après la cession du pays à l'Angleterre, Sorel n'attira pas tout de suite l'attention des nouveaux maîtres. Il fallut la guerre de l'Indépendance américaine pour redonner à la place son ancienne importance. La rivière Richelieu redevenait, en effet, un chemin d'invasion. En novembre 1775, le général américain Easton délogeait la garnison anglaise de Sorel. Le gouverneur Carleton ordonna alors au colonel McLean d'aller défendre le bourg et de l'y attendre. Celui-ci, à la tête de 350 hommes, montagnards écossais du Royal Emigrant ou Canadiens, attend en vain, s'impatiente, va aux nouvelles, apprend que Chambly est tombé aux mains des rebelles américains, et rebrousse chemin vers Québec. Carleton, mis au courant de cette retraite, quitte Montréal et cherche son salut dans la fuite. A Lavaltrie, on lui dit que l'ennemi veut s'emparer de sa personne. Grâce au capitaine Bouchette dit La Tourte, qui harcèle les chaloupes américaines et les empêche d'avancer, le gouverneur peut s'échapper et gagner Québec.

Est-ce en souvenir de cette aventure que Sorel a donné à un de ses hôtels le nom de *Carleton*?

Après l'échec d'Arnold et de Montgomery, les troupes américaines quittent la capitale et se replient sur Sorel, resté entre leurs mains. Leur général Thomas y succombe à la maladie². Son successeur, le général Sullivan, y établit un camp, pour surveiller l'armée anglaise. Bientôt, le général anglais Burgoyne, victorieux aux Trois-Rivières, se met à la poursuite de Sullivan. Celui-ci abandonne Sorel, brûle Chambly et Saint-Jean. Burgoyne atteint l'armée américaine à Saratoga. Il y est battu. C'est la journée du 16 octobre 1777. Elle met fin à la guerre.

A Québec, Frederick Haldimand a remplacé Guy Carleton. Haldimand connaissait l'importance stratégique de Sorel, car il avait servi en Nouvelle-Angleterre, lors de la guerre de Sept Ans. Il résolut d'en faire un boulevard de la résistance anglaise, en fortifiant la place et en la peuplant de Loyalistes. On a pu dire qu'il y passait la plus grande partie de son temps.



Moins d'une année après la bataille de Saratoga, les Sorelois sont invités, par manière de corvée, à construire des casernes, un hôpital et divers bâtiments pour recevoir des hôtes, qu'ils ne désiraient guère. En juillet 1779, 87 colons américains venus de Susquehanna, d'Albany, de Charlotte, de Gloucester, sont déjà sur les lieux; et 300 militaires, formant quatre compagnies, occupent les constructions du fort. Sorel était aussi appelé à héberger bon nombre d'invalides: les « Outside Chelsea Pensioners ou Military Invalids. » Pour eux, un hôpital est construit sur la rive ouest du Richelieu, et des « hutts » s'élèvent aux limites de Sorel. Quant aux militaires en état de service, on les loge également des deux côtés de la rivière. Un plan de 1815 nous assure qu'il y avait place, à la pointe aux Pins, pour 600

2. Il fut cependant enterré à Chambly.

hommes, et davantage dans les casernes de Sorel qui débordent l'enceinte du vieux fort.

Les autorités militaires ont érigé, avant 1787, une redoute à la pointe nord du confluent, et quatre autres disposées en éventail, du Saint-Laurent au Richelieu, autour de la ville naissante. Sur le plan qui fut montré au prince William-Henry, en septembre 1787, ces ouvrages de défense apparaissent. En 1811, l'ingénieur Grant en ajoutera d'autres, beaucoup plus ambitieux que les anciens: bastions en éperons, reliés par des murs, entourant la future place-forte, et un fort important, en forme d'étoile, sur le coteau maintenant occupé par le collège du Mont Saint-Bernard. Il semble bien que ces fortifications ne furent pas poussées très loin. Tout au plus éleva-t-on, au Mont Saint-Bernard, des ouvrages de terre.

Cependant, la garnison resta toujours assez nombreuse. Après le départ du régiment de Brunswick³, en 1783, d'autres troupes remplirent les casernes. Elles ne furent guère alertées qu'en 1812 et en 1837.

Pendant la guerre anglo-américaine de 1812, le fort William-Henry est sans cesse garni de militaires dont le nombre s'accroît chaque jour. Les Voltigeurs de Salaberry y séjournent. Des Canadiens français s'enrôlent dans les troupes. Une famille soreloise, celle de

3. Longtemps, un hôtel de Sorel, situé auprès du marché, sur le Richelieu, se nomma le Brunswick. Les chambres ne portaient pas de numéro, mais des noms de villes. « C'est ainsi, dit Faucher de Saint-Maurice, que vous pourrez sans vous déranger coucher à *Venise*, fumer un cigare à *Moscou* et rendre le même soir une visite à un ami qui loge à *Hong-Kong*. Mon court séjour au *Brunswick* m'a rafraîchi comme géographe. Dans une heure ont défilé devant moi *Montréal, Québec, Toronto, Ottawa, Chicago, Kingston, Paris, Londres, Détroit, Rome, Boston, Hamilton, Winnipeg, Baltimore, la Nouvelle-Orléans, Halifax, New-York, Mexico, Victoria, Denver, le Lac Salé, Versailles, Cuba, Omaha, Trois-Rivières, Kartoum, Portland, Buffalo, Vienne, Cacouna, Melbourne, San Francisco, Sydney, Pékin, les Bermudes*. On boit un bock chez la *veuve Clicquot*. La partie de cartes se fait chez *Baden-Baden*, et pour ce qu'il y a d'indispensable les *Chutes de Niagara* ne sont pas à dédaigner. La chambre qui portait jadis le nom de *Berlin* s'appelle aujourd'hui *Soudan*, et quand on veut laisser sa carte quelque part, on la met chez *monsieur de Bismark!* »

Pierre Beaupré, fournit douze de ses fils à la défense du pays. Plusieurs autres Sorelois firent le coup de feu à la glorieuse bataille de Châteauguay.

Sorel ne devait pas être étranger à la rébellion de 1837-1838. De fait, si la population fut assez tranquille durant les troubles eux-mêmes, encadrée qu'elle était par la garnison, ce fut chez elle, cependant, que se joua un des premiers actes du drame. Louis Marcoux, tué au cours des élections de 1834, vivait à Sorel. Ardent patriote et partisan de Nelson, on le considéra comme un martyr et ses funérailles donnèrent lieu à des manifestations tendancieuses. On lui érigea un monument, non à Sorel, mais à Saint-Denis, en 1836. N'oublions pas, non plus, que le Dr Wolfred Nelson, un des chefs de la Rébellion, était Sorelois..... D'autre part, c'est de Sorel que, le 21 novembre 1837, partit le colonel Gore avec cinq compagnies d'infanterie, pour repousser les rebelles: lui-même fut battu à Saint-Denis. Au cours de 1838, Robert Jones, juge de paix, dressa une liste de séditions et l'on fit une dizaine d'arrestations. Moyennant quoi, et grâce à l'action pacificatrice du clergé, la population de Sorel devint toute loyale et se prépara à recevoir avec enthousiasme la visite du gouverneur Durham.

Lors de l'invasion des Fenians, en 1866, cette loyauté est encore vivace. En l'absence des troupes régulières les Sorelois se réunissent et votent des propositions belliqueuses. Rappelant la victoire de 1812, ils espèrent que le Très-Haut bénira nos armes . . . Le calme se rétablit bientôt.

Mais nous avons anticipé. Revenons aux United Empire Loyalists.

* *
*
*
*

Haldimand, le principal artisan de l'établissement au Canada des Loyalistes américains, voulait les traiter généreusement. Il leur

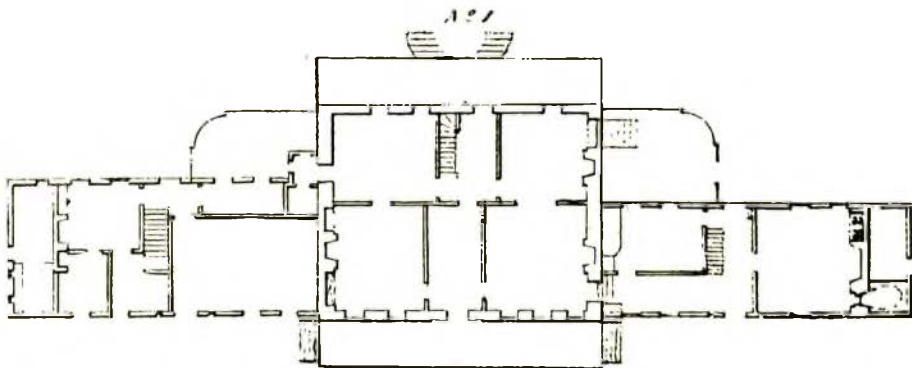
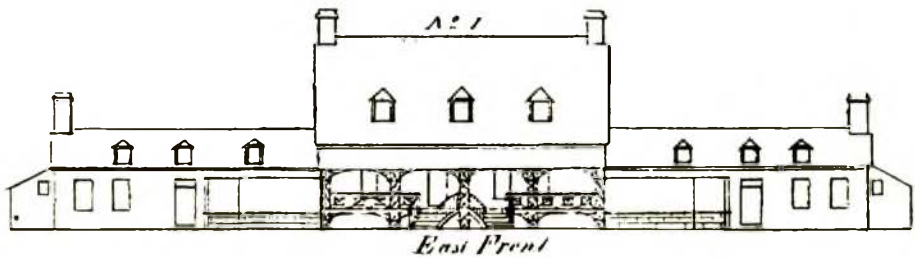
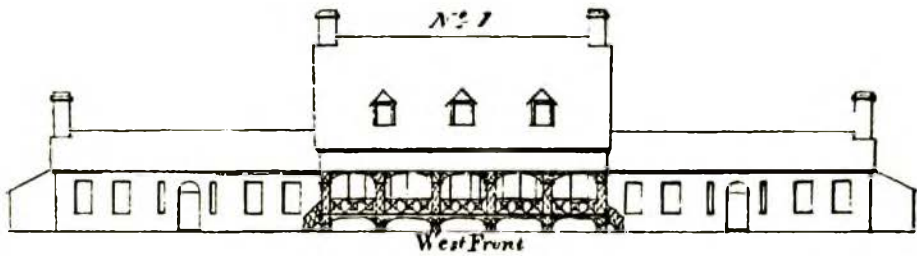
ouvre la région de Cataracoui⁴ (Kingston), et la presqu'île de Gaspé; plus tard, les Cantons de l'Est leur seront offerts. Pour les recevoir à Sorel, il achète la seigneurie⁵, en 1780. Chaque Loyaliste a droit à un lot en ville, à une terre aux environs et à une autre propriété, à son choix, au Canada; cent acres aux militaires, soixante aux civils. Aussi, dès 1787, voyons-nous que 180 lots sont déjà concédés et 75 maisons bâties. En 1795, au témoignage de Weld, on parle plus l'anglais que le français à William-Henry: la population française est noyée.

William-Henry ne servit jamais de quartiers généraux à l'armée impériale du Canada. Cependant, les séjours fréquents des commandants en chef, que ce commandant fut le gouverneur lui-même ou un officier chargé des troupes, donnèrent à la ville un caractère spécial. La communauté anglicane en profita particulièrement. A la fin de la Révolution américaine, la société « for the Propagation of the Gospel » se tourne vers le Canada et envoie à Sorel un pasteur payé par elle. Son église s'intitule « Christ Church . . . in communion with the Church of England as by law established ». En 1821, la charge du pasteur est constituée « by letters patent of the Crown, a *Royal Rectory*, with the right of presentation in the Crown, and constituting the Rector a Corporation sole ». Le pasteur anglican de William-Henry, en même temps aumônier de l'armée, portait donc le titre de *Recteur Royal*. Ce privilège fut aboli vers 1838. Mais *Christ Church* de Sorel, parmi les églises anglicanes du pays, reste une des plus intéressantes par ses souvenirs historiques.

Le service religieux se tint d'abord, à l'arrivée des troupes, dans une vieille caserne du fort. Puis on construisit une église en bois, au nord-est de la Place d'Armes: elle subsista de 1790 à 1842. L'église actuelle en brique la remplaça. A quel moment songea-t-on à placer

4. On dit que Belleville (Ont.) fut fondée par des Loyalistes venus de Sorel. Peut-être n'y passèrent-ils qu'un hiver après leur sortie des États-Unis.

5. Possesseurs de la Seigneurie: M. de Saurel (1672 à 1712); M. de Ramezay (1713 à 1764); Jean Bonfield (1764); John Bestwreck (1765); Greenwood et Higginson (1765-1781); le gouverneur Haldimand (1781) et les autorités militaires, jusqu'en 1860.



La Maison des Gouverneurs
à Sorel
en 1823

l'église anglicane, à côté de la maison du gouverneur, hors de la ville? Est-ce en 1787? est-ce vers 1820? En tout cas, certaines cartes datées de 1787 et remaniées en 1837, indiquent les fondations d'une église sur le terrain même (King's Land) de la maison du gouverneur.

Cette maison a son histoire. Construite par Haldimand en 1781, elle eut pour premier occupant le baron de Riedesel, commandant du régiment de Brunswick⁶. Ce régiment allemand, à la solde de l'Angleterre, avait guerroyé et erré en Amérique, de 1776 à 1781. Fixé à Sorel à cette dernière date, il y attendit son rappel en Europe, qui n'eut lieu qu'en 1783. Mme de Riedesel a laissé des mémoires curieux de son séjour au manoir; on y trouve de tout: des détails sur la maison, sur la vie des militaires, sur les habitants canadiens, sur les moeurs et coutumes du pays, et sur la *society* de Québec. « Nous avons une grande salle à dîner, et, tout près, une jolie pièce pour mon mari, contiguë à notre chambre à coucher; ensuite une coquette petite chambre d'enfant avec laquelle communiquait une chambre pour notre aînée; enfin, un grand et beau salon que nous utilisions comme boudoir. Le vestibule ressemblait plutôt à une belle pièce. De chaque côté, il y avait des bancs, et, au milieu, un grand poêle, dont les solides tuyaux se prolongeaient au plafond et chauffaient toute la maison. Au-dessus, il y avait encore quatre grandes chambres: une pour nos servantes; une autre pour nos serviteurs et deux autres pour les amis. Au printemps 1782 on construisit deux couloirs, l'un de la maison à la cuisine et l'autre, à la buanderie. La salle de garde se trouvait au-dessus de cette dernière. » On avait vraiment besoin de ces gardes, paraît-il. Nous demeurions, dit Mme de Riedesel, « si près des avant-postes (américains), que, comme mon mari ne désirait pas être capturé, six hommes dormaient, chaque nuit, à l'entrée, sur des bancs. » Cet état d'alerte n'empêchait pas le général de s'occuper de son jardin. Il y faisait planter 1200 arbres fruitiers, y semait des fleurs et des légumes. Quant aux militaires, bien que Mme de Riedesel

6. M Georges Monarque a écrit un intéressant volume sur ce personnage.

parle de leurs « casernes joliment tenues », il semble bien qu'ils fussent plutôt mal logés. Son mari tient, en effet, un autre langage. Il avoue que les soldats mènent, à Sorel, « une vie misérable, dans leurs casernes, glaciales en hiver, affreusement chaudes en été, et fourmillantes de parasites incommodes ». Haldimand se laissa toucher et répara à fond les quartiers militaires⁷.

C'est dans ce cadre que le prince William-Henry, plus tard Guillaume IV, fut reçu, en 1787.

Le prince Edouard, duc de Kent, y passa ses étés, pendant son premier séjour au Canada, de 1791 à 1794. Il y vint, accompagné de Julie de Saint-Laurent, baronne de Fortisson, à laquelle le liait peut-être un mariage morganatique. On sait que, ayant épousé en 1818 une princesse de Saxe-Cobourg, soeur du futur roi des Belges, Léopold, il eut d'elle une fille qui fut reine d'Angleterre sous le nom de Victoria.

Il semble bien que le premier gouverneur qui séjourna à Sorel, après Haldimand, fut sir John Coape Sherbrooke. Ce militaire à qui Wellington avait fait la réputation d'un homme passionné, ne fit preuve dans son nouveau poste, que de sagesse et de modération. Arrivé le 12 juillet 1816, il repartit, malade, le 12 août 1818. Son passage à William-Henry ne laissa pas d'autre souvenir que celui de son nom.

Plus dramatique est la mémoire de Charles Lennox, duc de Richmond. Il passa une partie des vacances de 1819 à Sorel. Ce repos ne lui porta pas bonheur. Mordu par un renard, un peu avant de quitter le manoir, il ressentit bientôt les atteintes de l'empoisonnement, comme il voyageait dans la région du canal Rideau et succomba loin des siens.

Le comte de Dalhousie lui succéda. Celui-ci trouva les esprits très agités et n'eut pas une tâche facile. On comprend que la paisible retraite champêtre de Sorel lui plût et le reposât. La comtesse de

7. G. Monarque. *Un général allemand au Canada*, p. 121.

Dalhousie, femme aimable et cultivée, se fit une place de choix dans le coeur des Sorelois. Elle se promenait volontiers dans la campagne, s'intéressant à la vie des habitants et se faisant aimer d'eux. En souvenir d'elle, ils ont nommé le bois de pins, voisin du manoir, le bois de la Comtesse. De 1820 à 1828, elle fit son séjour favori de ce petit pays aux lignes calmes et douces, de ce Richelieu qui ressemble tellement à une rivière européenne, de ce Saint-Laurent, tout plein d'îles entre Sorel et le lac Saint-Pierre. La comtesse y herborisait, se composant un herbier qu'elle emporta plus tard dans ses montagnes d'Écosse.

A son tour, lady Aylmer séjourne au *Government Cottage*, en 1831. Dans une lettre du 4 août, elle nous décrit la place: manoir orné, sur deux façades, de vérandas, où grimpent des vignes sauvages et des *Virginian Creepers*; jardin, où poussent déjà des *Siberian* et des *Virginian Crabtrees*, aux fruits semblables à des grappes de cerises, des acacias roses et blancs, et où elle-même sème des géraniums, des dahlias et des balsamines; forêt de pins magnifiques, derrière la propriété, où circulent des routes gazonnées. On a construit pour elle, à Montréal, un « phaéton », plus léger que les voitures anglaises, qui lui permet, sous la conduite du capitaine Airey, de s'aventurer dans les chemins étroits. De Québec est venue une barque à huit rames, dans laquelle elle peut visiter les îles délicieuses du Saint-Laurent. Le reste du temps, elle le passe comme toute châtelaine qui arrive dans une nouvelle maison, à changer la disposition des pièces, les meubles, les rideaux, les couleurs des murs, etc. Et elle se déclare parfaitement heureuse. On lui avait dit: « Oh! dear! how will you get on at Sorel? » Eh bien! elle s'en tire parfaitement et ne se plaint de rien.

Dans une lettre datée de janvier 1831, lady Aylmer affirme que du point de vue militaire, le gouverneur du Bas-Canada l'emporte sur le gouverneur du Haut-Canada, « parce qu'il est habituellement créé Capitaine Général des troupes de Sa Majesté dans l'Amérique du Nord. Habituellement, peut-être, mais nous savons que plusieurs commandants généraux ne furent pas gouverneurs. Eux aussi passaient

leurs vacances au *Government Cottage*. Bouchette dit même que cette maison servait de résidence aux commandants des troupes en garnison à Sorel: le baron de Riedesel et le duc de Kent y habitèrent, en effet. De leur lignée furent sir Richard Downes Jackson, sir Benjamin D'Urban et sir William Eyre.

Sir Richard Jackson, à la fin d'une belle carrière militaire, devint commandant en chef des forces britanniques au Canada, le 2 octobre 1839, et à la mort du gouverneur Sydenham, administrateur du pays, du 24 septembre 1841 au 12 janvier 1842. Il mourut le 9 juin 1845, à Montréal, mais Sorel était son pied-à-terre officiel: il y fut enterré.

Sir Benjamin D'Urban le remplaça. Très mêlé à la guerre qui se termina par la défaite de Napoléon à Waterloo, puis gouverneur des Antilles anglaises, ensuite gouverneur de la Colonie du Cap, (la ville de Durban au Natal porte son nom), il fut nommé commandant en chef des forces militaires au Canada, en 1846. On sait qu'il mit fin, en 1849, aux *Montreal Riots* et mourut la même année. Son tombeau se voit encore au cimetière militaire de la rue Papineau, à Montréal. Sir Benjamin D'Urban vécut à Sorel en compagnie de son état-major. Il y demeura d'une manière assez constante pour y avoir fondé un cercle littéraire: « The Book Club »⁸.

Après lui vint sir William Eyre, le dernier commandant qui séjourna à Sorel. Il connaissait le pays, y ayant déjà vécu, de 1839 à 1841. Le 3 juin 1856, le bureau des colonies lui confiait le commandement des troupes britanniques au Canada. Arrivé au terme de son mandat, en 1859, il mourut. Du 20 juin au 2 novembre 1857, il avait été administrateur du pays. Au temps où il habitait le manoir de Sorel, on rapporte que, d'abord en 1856 et à plusieurs reprises ensuite, y parut la jeune Emma Lajeunesse, plus tard l'illustre Albani. Elle aurait conservé de ses séjours dans ce milieu militaire un souvenir ému.

8. A la même époque, en 1846, les *Mélanges Religieux* annoncent la fondation d'une bibliothèque, à Sorel, par le curé Kelly, avec 400 volumes.

Au moment où les militaires quittèrent Sorel en 1860, la ville était redevenue française. Sur une population totale de 3345 habitants, 3238 étaient Canadiens français, 93 Anglais, 7 Irlandais, 1 Écossais et 6 mulâtres. « Ce n'est pas sans regret, écrit M. Michel La Rochelle, que les gens de Sorel virent les beaux régiments s'embarquer pour outre-mer, et comme bien des liens se trouvaient ainsi brisés, plus d'une paupière dut se mouiller quand la dernière voile disparut à l'horizon. Finies les sonneries de clairon, les salves d'artillerie, les belles chevauchées, les brillantes parades militaires. De tout ce monde aboli, il ne reste plus que les ossements des morts. »⁹.

Les Sorelois essayèrent bien de donner à leur ville un regain d'activité militaire, quelques années plus tard. En 1869, ils organisèrent une compagnie de milice sous le nom de compagnie d'infanterie de Sorel. Mais en 1871, elle fut fondue dans le 84^e bataillon d'infanterie de Saint-Hyacinthe. Ce fut la fin des fastes militaires de Sorel.

* *
*

On sait que le Richelieu se jette dans le Saint-Laurent sans élargir son embouchure et sans former de delta. Sur la pointe est du confluent s'était dressé le premier fort Richelieu, puis le fort de Sorel, et la bourgade s'était serrée tout autour. A la fin du régime français, et au début du régime anglais, les habitations avaient été élevées un peu au hasard. Toute symétrie était absente, sinon du fort, du moins du village.

Quand, en 1777, arrivèrent les soldats invalides de la guerre de l'Indépendance américaine, on les logea dans des maisonnettes (hutts), distribuées en trois groupes de trois rangées, en dehors du village, le long d'un arc de cercle assez irrégulier dont le centre était

9. Le cimetière protestant garde les restes de sir Richard Downes Jackson, des colonels Mackenzie, Gates, Stephens, Porteous, Ringler et Thompson, du chirurgien James Walker, du lieutenant Théodore de Pincier, prince allemand, etc.

le fort. Des centaines de réfugiés loyalistes les suivirent de près, à partir de 1778. Le régiment de Brunswick vint ensuite. A la fin de 1781, il était caserné au fort, agrandi pour le recevoir, et son commandant, on l'a vu, logé en amont du Richelieu, à quelques pas du village, dans une maison qu'on venait de terminer pour lui.

Le gouverneur Haldimand, ayant acheté la seigneurie de Sorel en 1780, pour la donner en partage aux loyaux sujets de Sa Majesté Britannique, qui quittaient la jeune république américaine pour rester sous le drapeau anglais, ne voulut pas que ces nouveaux colons construisissent leurs demeures selon leur fantaisie. Il chargea les ingénieurs de la garnison de tracer le plan de la ville future. L'un d'eux, le major French¹⁰, fit, en 1785, une esquisse qui fut jugée satisfaisante. Et c'est ce plan, mis au propre et appliqué sur la carte de Sorel, que l'arpenteur général Samuel Holland présenta au prince William-Henry lors de sa visite de 1787.

Ce document est facile à lire. Sous le lotissement teinté de la ville future, on aperçoit très bien les maisons de l'ancien village, les casernes des Invalides¹¹ et des Artilleurs, et même les trois ou quatre redoutes qui existaient déjà. On y voit, en outre, les redoutes beaucoup plus puissantes que l'on projetait de construire en dehors de l'agglomération et le fort formidable qui devait couronner le coteau, dominant la maison du commandant des Forces.

Le plan du major French, très simple, s'inspire de la conformation des lieux, c'est-à-dire du Richelieu, du Saint-Laurent, et de la Place d'Armes ou champ d'exercices militaires.

La Place d'Armes forme le centre de la composition. A gauche et à droite les rues s'alignent parallèles à la rivière Richelieu; d'autres rues les coupent à angle droit, celles-là orientées dans le sens du fleuve Saint-Laurent.

10. L'abbé Couillard-Després a vu le dessin au crayon, signé, qui servit de base à ce plan.

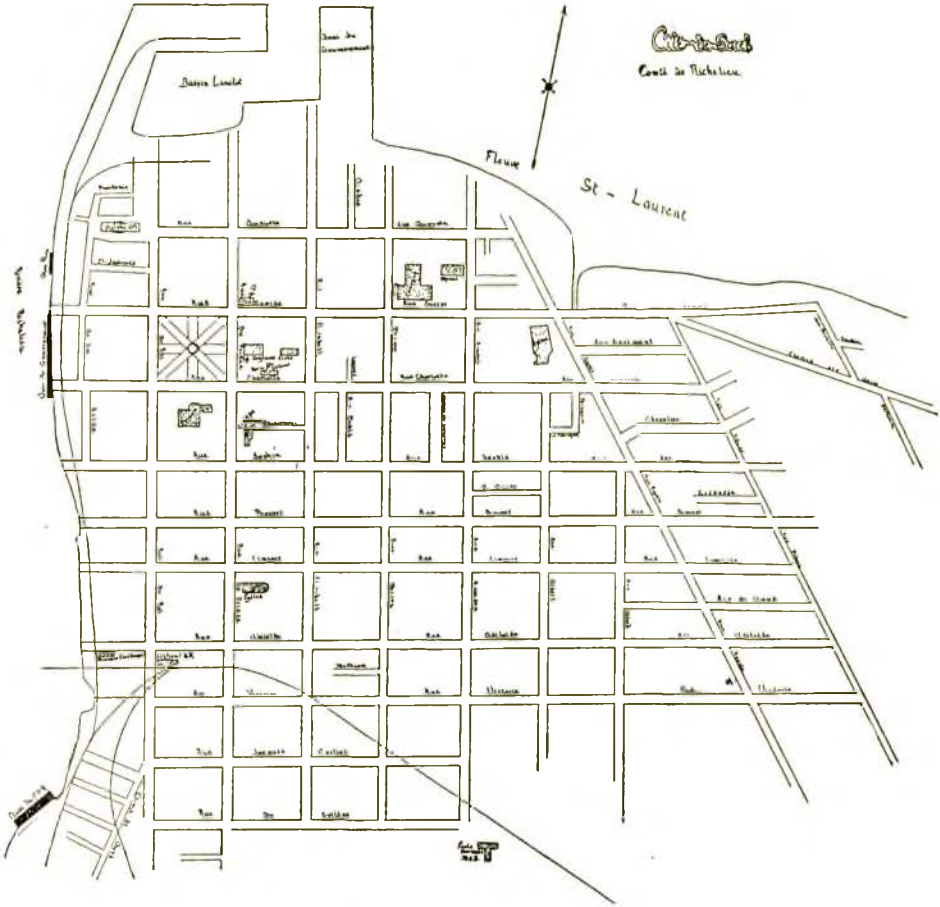
11. Casernes qui furent, dès ce moment, dit M. Georges Monarque, transportées au bord du Saint-Laurent, au bout de la rue du Prince.

Il ne faut pas chercher, dans ce projet, les visées monumentales du plan que le major Lenfant dessinait, à la même époque, pour la future capitale des Etats-Unis. Mais il était assez flexible pour s'agrandir vers l'intérieur des terres, tout en restant fort clair.

Les loyaux sujets qui, lors de la visite du prince William-Henry, lui proposèrent de donner son nom à leur ville, ne s'arrêtèrent pas en si bonne voie: ils voulurent aussi nommer les rues futures. Leur loyalisme s'en donna à coeur joie. La rue qui longeait le Richelieu, s'appellerait la rue de la Reine, la suivante, la rue du Roi, puis la rue du Prince et la rue Elisabeth. La première rue parallèle au Saint-Laurent serait la rue Augusta, la suivante, la rue Georges, puis la rue Charlotte et la rue Sophie. On reconnaît, dans cette nomenclature, le roi Georges III et quatre de ses filles. Plus tard s'ajouteront la rue Léopold, maintenant Ramsay (est-ce en l'honneur de lord Dalhousie qui était un Ramsay, ou en souvenir des Ramezay, les seconds seigneurs de Sorel?), la rue Adélaïde (le prince William-Henry, plus tard Guillaume IV, épousa Adélaïde de Saxe-Cobourg), la rue Victoria (la fille du duc de Kent, qui habita Sorel, de 1791 à 1794), la rue Phipps (nom cher sans doute aux Loyalistes: Phipps étant parti des colonies de la Nouvelle-Angleterre pour aller prendre Québec!), la rue Albert (en l'honneur du prince Consort), la rue Prévost (en souvenir de sir Georges Prévost, gouverneur du Canada, au moment de l'Invasion américaine de 1812. Mais Nazaire Provost, ayant acheté un terrain, angle des rues du Prince et Prévost, en 1874, l'orthographe de son nom a prévalu depuis).

Quand furent nommées la rue Alfred et la rue du Collège, et quand la rue Royale, la seule diagonale du plan, qui, à l'extrémité nord-est de la ville, se confond avec le chemin du roi, ou le « chemin de ligne » d'Yamaska? Cette dernière, sûrement après 1845, et la rue Alfred auparavant, si l'on en juge par le beau plan de Frederick Weiss, daté de cette année-là¹².

12. Pour être tout-à-fait dans le ton, les rues George et Charlotte, les rues du Roi et du Prince qui forment les limites du Carré Royal, portaient les noms de *East* et *West* George ou Charlotte, et de *North* et *South* King ou Prince, selon leur position vis-à-vis du Carré Royal.



Plan de Sorel en 1939.

Un autre petit problème se pose. Du côté de la gare, une rue perpendiculaire au Richelieu portait autrefois le nom de Providentielle (*Providential*, sur le plan de Weiss et sur le rôle d'évaluation de 1855). Quelle légende ou quel fait historique est à l'origine de ce vocable? J'avais renoncé à la découvrir, quand un tenace chercheur sorelois, M. Charles Cadoret, m'apprit que cette rue avait été nommée après la bataille de Waterloo. On sait que les Anglais avaient une peur folle de Napoléon. Sa défaite, plutôt inattendue et causée par des raisons étrangères à la stratégie, leur parut si heureuse, qu'ils la jugèrent *providentielle*. Et c'est pourquoi une rue de Sorel porta ce nom. Quoi qu'il en soit de cette légende, en 1916, Edouard Lizotte, échevin, fit changer le nom de cette rue en celui de Limoges, M. Limoges, curé de Sorel, de 1849 à 1860, ayant laissé des oeuvres de charité et d'enseignement qui ont rendu son souvenir cher à la population. (A la même occasion, l'ancienne « Old Lane » qui reliait la rue de la Reine à la rue du Roi, devint la ruelle Saint-Jacques, parce que Joseph Saint-Jacques, propriétaire de chaloupes, y demeurait . . .)

Un plan très récent de Sorel nous révèle quelques rues nouvelles. Aux abords du grand quai du confluent, au-delà de l'hôtel de Sorel, court une toute petite rue « du Fort ». Elle rappelle l'ancien fort Richelieu. Au-delà de la gare, entre les rues Victoria et du Collège, apparaît une nouvelle rue Jacques-Cartier, encore à l'état de projet, semble-t-il. Mais à l'extrémité est de la ville, par-delà la rue Royale et dans le prolongement des rues George et Charlotte une sorte de petit faubourg existe depuis longtemps. On y a tracé des rues: la rue Didace, parallèle à la rue Royale, les rues Ecrément, Chevalier, Crébassa, Sainte-Anne et Séraphin . . . En dehors du nom de *Crébassa* qui rappelle le premier maire de Sorel-ville, les autres paraissent s'être implantés là un peu au hasard. Le Conseil de ville de Sorel ferait bien d'ouvrir l'oeil s'il tient, comme je le pense, à donner aux rues nouvelles des noms historiques . . .

* *

*
.

L'aménagement du bourg de William-Henry (incorporé en 1792) se fit lentement, comme il fallait s'y attendre¹³. Mais déjà, en 1795, le voyageur Weld, et en 1815 le géographe Bouchette, décrivant la place, en font remarquer certains traits: vaste Place d'Armes et rues larges tirées au cordeau. Il faut les citer. Weld écrit: « Le plan sur lequel elle (Sorel) a été tracée est vaste et régulier avec des rues larges et une superbe place au milieu. Mais on ne compte jusqu'à présent qu'une centaine de maisons, toutes construites avec peu de goût et à une grande distance les unes des autres. » (On dirait une ville du Far-West au début du XXe siècle). Vingt ans plus tard, Bouchette reprend la description. « La ville couvre environ 120 acres de terrain, quoiqu'à présent le nombre des maisons n'excède guère 150, outre les magasins, les casernes et les bâtiments du gouvernement. Elle est bâtie sur un plan régulier, les rues se coupent à angles droits, et il y a au centre une place de 85 toises carrées. Les habitations sont en bois, bâties solidement, mais les églises, Protestante et Catholique, sont l'une et l'autre en pierre; il y a huit rues principales, qui, comme la ville elle-même, portent le nom des différentes branches de la famille royale; la population de la ville est d'environ 1500 âmes. Devant la ville, le rivage du Richelieu a de dix à douze pieds de hauteur, et il y a près de la pointe deux quais ou lieux de débarquement; la rivière a, à cet endroit, 125 toises de largeur, et deux brasses et demie à cinq et demie de profondeur. Sur le rivage opposé, il y a des places commodes pour construire des bateaux, et où l'on en a construit d'un port considérable . . . A peu de distance d'un petit ruisseau au sud de la ville, il y a une redoute et un hôpital, et un peu plus loin, un beau bâtiment de bois, avec des appentis, des jardins, appelé la Maison du Gouvernement¹⁴. »

William-Henry profita du séjour de l'autorité militaire. Celle-ci exerça une surveillance pratique sur l'accroissement de la ville et sur les bâtiments nouveaux. C'est ainsi que Robert Jones, fils du gar-

13. William-Henry devint ville en 1848, et cité en 1889.

14. *Description topographique de la Province du Bas-Canada*, p. 226.

dien des premières casernes anglaises, à qui était dévolue la tâche de distribuer les lots aux colons, avait réservé des emplacements pour un marché, une académie, un palais de justice et une prison, et deux églises¹⁵. Quand vint le moment d'ériger ces édifices, on fut heureux de profiter de la prévoyance de Robert Jones, bien que le gouvernement Craig lui fit demander en vertu de quelle autorité il avait fait ces provisions?

M. Michel La Rochelle a écrit que, à un certain moment, un frère de sir Robert Peel séjourna à la garnison: il aurait été peintre et architecte. Son séjour coïncida peut-être avec la fondation de la briqueterie Sheppard, en 1836. Cet officier aurait fait les plans de plusieurs de ces solides maisons de brique qui font encore l'ornement de Sorel et lui donnent un aspect de stabilité.

Nous avons voulu faire plus ample connaissance avec ce Charles Peel, frère de sir Robert Peel, premier ministre d'Angleterre. Or, sir Robert Peel a eu, en effet, au moins deux frères dont parlent les encyclopédies: ce sont William Yates (1789-1858) et Jonathan (1799-1879); apparemment, point de Charles. Mais peut-être ce Jonathan se nommait-il aussi Charles. Homme politique et général, ministre de la guerre à deux reprises, il avait été inspecteur de l'artillerie de 1841 à 1846. Il est possible que, en cette dernière qualité, il ait séjourné à Sorel . . . De peintre, du nom de Peel, les dictionnaires n'en nomment qu'un, James (1811-1906), un paysagiste qui n'était pas apparenté à sir Robert.

Il faut attendre le milieu du XIXe siècle pour voir le Carré Royal prendre sa forme actuelle. En 1856, les autorités militaires firent clôturer l'emplacement qui portait alors le nom de Place d'Armes. On avait préalablement démoli les anciennes « huttes », dont l'angle sud-est était encombré. Puis on fit des plantations. En 1868, après le départ de la garnison, la Place fut ouverte au public et peu à peu embellie: le kiosque de la musique date de 1879.

15. Le boung de William-Henry fut longtemps administré par trois juges de paix. Jones était l'un d'eux.

Quant à la rue du Roi (North King Street), fermée jusqu'alors entre la rue Augusta et le fleuve, elle fut ouverte en 1861, grâce au consentement de l'autorité militaire. Il faut se rappeler, en effet, que, à cette époque, des cours à bois et les bâtiments de la garnison : poudrière, casernes, cuisines, magasins, mess, occupaient le quadrilatère compris entre le marché, le Richelieu et le Saint-Laurent. Ces constructions, qui n'étaient pas d'une architecture très riante, ne manquaient cependant pas de caractère. Il n'en reste rien de nos jours : les derniers vestiges en sont disparus en 1929. Déjà en 1879, on avait démoli la vieille poudrière qu'on avait installée dans un moulin de pierre datant du régime français.

Ce qui demeure de l'ancien William-Henry, — la ville redevint Sorel en 1862, — c'est le tracé des rues et leurs noms, la Place d'Armes, maintenant le Carré (ou le Parc) Royal, et l'ancienne maison des commandants militaires, d'ailleurs amputée et modernisée, et devenue méconnaissable.

* *
*
*

L'ère du commerce, qui succéda, à Sorel, à l'ère militaire, ne fut pas particulièrement favorable à l'urbanisme. Les compagnies de navigation, les grandes usines se préoccupèrent surtout d'avoir un accès facile à la rivière et au fleuve. La Compagnie Richelieu et Ontario, fondée en 1853, fit bien miroiter aux yeux de la population le projet d'une promenade plantée d'arbres qui aurait avoisiné ses quais sur le Richelieu; elle ne fit rien, cependant.

Sur le Saint-Laurent, toute promenade est désormais impossible. Quand les deux grands quais, encore à construire, auront complété l'aménagement du port de Sorel, la ville ne verra plus son fleuve. Peut-être est-il encore temps de réserver, du côté de l'église Saint-Pierre, une échappée sur le Saint-Laurent : on pourrait y construire un parapet, tracer des allées, semer du gazon et des fleurs¹⁶.

16. L'honorable M. Cardin aurait déjà proposé la chose.

Pour ce qui est du confluent lui-même, il est à jamais consacré au commerce. La Commission des sites historiques du Canada y éleva, en 1924, un « cairn » en souvenir du fort Richelieu. Depuis, et tout à côté, s'est érigé un énorme élévateur à grain, que le voyageur venant de Montréal, aperçoit de loin, au-dessus des pins de la pointe de Saint-Joseph. Que n'a-t-on imité Pittsburgh, qui a su ménager entre deux ponts, un jardin paisible, au confluent de la Monongahéla et de l'Alléghany, en face de l'Ohio, là même où s'élevait jadis le fort Duquesne! Si encore l'énorme silo du quai de Sorel portait, la nuit, en lettres de feu, le nom de la ville: l'étranger qui se rend à Québec par bateau saurait où il en est de son itinéraire¹⁷.

Sorel n'a pas su protéger non plus, du moins complètement¹⁸, la maison du commandant militaire, où tant d'hôtes illustres ont séjourné, bien qu'on y ait établi un petit musée. Sans doute, le corps principal est resté debout: mais on l'a alourdi d'une véranda moderne qui lui enlève son cachet d'antiquité. Et puis, les ailes ont été complètement supprimées d'un côté, et raccourcies de l'autre. Et puis surtout, on a construit tout auprès un vaste bâtiment de brique, qui abrite les pompes de l'aqueduc, et un réservoir sombre juché sur quatre piliers de fer. Un tel voisinage détruit complètement le charme champêtre qui entourait jadis la belle demeure.

Mais qui oserait, en ce pays, jeter la pierre à Sorel? N'insistons pas trop sur ce qu'il n'a pas su conserver; félicitons-le plutôt de n'avoir pas tout détruit de ce qui constitue son passé; d'avoir, en particulier, repris son nom primitif¹⁹, en l'honneur de son fondateur,

17. D'ailleurs, je ne sais pourquoi les jolis villages riverains ne feraient pas de même et n'inscriraient pas sur leurs quais, en tubes de néon, leurs noms si gracieux et si français.

18. Il faudrait en dire autant de l'église Saint-Pierre et du presbytère. La restauration de 1906 a enlevé à la façade de l'église son caractère franchement canadien (les anciens clochers étaient bien gracieux!), et le presbytère, exhaussé d'un étage en brique à toit plat, a perdu son charme.

19. Il faut dire que les Canadiens français ne cessèrent jamais d'appeler Sorel *Sorel*. William-Henry ne fut, pendant un temps, que son nom officiel.

tout en maintenant ce que des citoyens prévoyants avaient établi et qui reste un exemple: un plan de ville logique et clair, empanaché d'une nomenclature toute royale.

olivier mauralt, p.s.s.